

grand nombre s'en sauvèrent, parce qu'il n'y avait pas à ce poste assez d'endroits fermés pour s'assurer d'eux.

Après M. d'Iberville, qui donna, dans cette expédition, de grandes preuves de sa capacité, et qui se trouvait partout où il y avait plus de risques à courir et de fatigues à essuyer, et Montigny, qui ordinairement prenait les devans, et laissait peu à faire à ceux qui le suivaient, Dugué de Boisbriand, d'AMOUR DE PLAINE, BOUCHER DE LA PERRIERE, tous trois Canadiens, et Nescambiwit, furent ceux qui se distinguèrent le plus.

M. d'Iberville retourna à Plaisance, pour y attendre le secours qu'il avait demandé de France, par M. de Bonaventure, et sans lequel il ne pouvait tenter d'achever sa conquête. Il l'attendit vainement, et l'arrivée de Serigny, son frère, qui mouilla dans cette baie, le 18 Mai 1697, avec une escadre et des ordres de la cour, l'obligea de renoncer à cette entreprise, pour aller cueillir de nouveaux lauriers dans les glaces de la Baie d'Hudson.

En lisant le récit de cette expédition de Terre-Neuve, on ne peut s'empêcher de la regarder du même œil que celles qu'on a déjà vu entreprendre aux Français contre la Nouvelle-York et la Nouvelle Angleterre. Dans toutes ces entreprises, l'unique but apparent des assaillants est de tuer, de piller, de détruire, de faire des déserts de lieux auparavant habités et florissans. Ici pourtant, on voit un motif raisonnable, un but utile; les auteurs de l'entreprise voulaient ôter aux Anglais la pêche et le commerce de la morue, pour les donner exclusivement à leur nation; mais pour y réussir, il aurait fallu ne pas conquérir uniquement pour ravager, mais pour conserver; et remplacer les anciens habitans, qu'on chassait, par des nationaux; mais ces moyens manquant, dans cette petite guerre, comme dans les précédentes, le résultat fut de faire du mal à autrui sans se procurer à soi-même aucun avantage réel et positif.

Tel était l'esprit du temps dans ce pays, que tout particulier se croyant en droit de s'armer et d'aller tuer, ravager et piller partout où sa volonté ou le hasard le conduisait chez les Anglais ou les sauvages. Dans le même temps que d'Iberville et Brouillan étaient occupés à détruire les établissemens anglais de Terre-Neuve, deux ou trois petits partis de dix ou quinze hommes chacun se mirent en campagne pour aller chercher fortune ou rencontre du côté de la Nouvelle York. Une de ces troupes tomba dans une ambuscade, près d'Orange, et tous ceux qui la composaient furent tués ou faits prisonniers. Une autre rencontra des sauvages de la Montagne, qui les prirent pour des Anglais, et fut en partie détruite. Digne récompense de ces téméraires et coupables maraudes. Mais, en reprenant les choses d'un peu plus